

UN PACTE

RAPHAËL. — J'ai quatorze ans.

Je suis à quelques mètres d'un immense écran sur la scène du Méliès.

J'accompagne une des scènes les plus célèbres de l'histoire du cinéma mondial et tout va bien (petit problème de justesse sur mon *fa* dièse).

J'improvise, j'ai un canevas mais j'improvise, sur une séquence de six minutes à couper le souffle : le massacre d'un peuple, par une armée de soldats, sur un grand escalier descendant vers la mer (c'est un film muet de 1926). Les hurlements, les tirs des fusils, on n'entend rien, on imagine, c'est mon piano qui pleure et qui fait feu sur les civils, c'est mon piano qui pianote le long du grand escalier d'Odessa où les soldats du tsar tirent sur la foule.

Et mon père, en coulisses, me regarde en souriant, fier de son fils.

J'ai toujours suivi mon père, comme une ombre dans ses pas. Mon père est un passionné. D'histoire, de géographie. Passionné de cinéma. La lumière de mon enfance, c'est d'abord la couleur de la passion sur le visage de mon père, la passion de cet homme pour l'art en général et pour le cinéma en particulier. Je savais à peine écrire, il m'a jeté

dans le bain de sa passion, pour que j'apprenne à nager tout seul. J'ai vu mes premiers films à quatre ans. Ceux pour les enfants et les autres. J'ai pleuré quand Bambi a perdu sa mère, j'ai applaudi Charlton Heston qui séparait la mer en deux, j'ai conduit le char de Ben-Hur et les vaisseaux de Marc Antoine. C'est exactement là que je suis né : dans un écran où le monde était multiple, infini et libérateur.

Mon père avait monté une entreprise de cinéma en plein air, qui s'installait partout. Les gens apportaient leur pique-nique, *Le Docteur Jivago*, *Lawrence d'Arabie*, écran de quinze par neuf, face à la mer. Dans les programmes, toujours un court-métrage, *Max Linder*, *Laurel et Hardy*, accompagné par Federico. Federico au piano, moi sur ses genoux. Le soir on jouait, la journée il me donnait des cours. À sept ans, j'ai fait mon premier concert à la fête de l'école : la *Sonate n° 16* de Mozart, mixée avec *La Panthère rose*. Et un jour de juillet, mon père m'a mis au piano, devant un écran, il a projeté *Charlot soldat* et j'ai improvisé. Quelque chose entre Mozart et *La Panthère rose*. Et je me suis envolé. On a fait ça tous les étés. Federico accompagnait les grands films et moi les courts-métrages. Et puis j'ai remplacé Federico. Et puis, il y a six mois, on a déménagé ici. Mon père a acheté la vieille salle du Méliès, il l'a rénovée entièrement. Et voilà.

J'ai quatorze ans.

Je suis sur la scène du Méliès et j'improvise une cascade en staccato, accord de *si* majeur strident, pour accompagner la dégringolade d'un landau, le long du grand escalier d'Odessa, et les soldats du tsar qui tirent sur la foule, sous la caméra de Sergueï Eisenstein.

On n'entend rien que mon piano qui rêve le son des images, comme dit mon père...

« L'art a ce pouvoir d'atteindre, chez l'autre, le muscle le plus fantastique et le plus délicat : son imagination. »
Je m'appelle Raphaël Desparnès.
Et le film est terminé. Et je salue.
Et j'ai un certain succès.

On se connaît ? On se connaît pas ?

SWAN. – Tu joues comme une bête.

RAPHAËL. – C'est vrai, ça vous a plu ? C'est dingue, ce film ? Ce soir c'était chaud, j'ai pas assez bossé. Faut bosser, t'imagines ? La Russie. 1905. T'as intérêt à trouver le poids, le poids historique. Le cuirassé de guerre, la mer Noire, la mutinerie (mon père, il m'a tout raconté, il est communiste) et t'as compris pourquoi ?

SWAN. – Pourquoi il est communiste ?

RAPHAËL. – Pourquoi il y a une mutinerie sur le *Potemkine* ? Les asticots. Les asticots qui grouillaient dans la viande. Le commandant : « Non non, c'est bon, vous pouvez manger. » Et je te passe les détails, mais les marins : « Les asticots, non merci. » Ils se mutinent, ils prennent possession du bateau, ils vont jeter l'ancre à Odessa. À Odessa, y a déjà des grèves, des émeutes, ça s'enflamme, ça pète de partout, les milliers de civils, massacrés par l'armée du tsar, putain six mille morts t'imagines, l'horreur, et tu crois que ça peut jamais se reproduire ? Attention les gars, l'histoire se répète. C'est ça le message, quand je joue, c'est ça que j'ai dans les doigts. La musique, normalement, y a Chostakovitch, mais problème de copie, la bande-son pas synchro, mon père m'a dit : « Jette-toi à l'eau », je me suis jeté à l'eau.